

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Philippe PONSARD

Entretiens à des Jeunes Gens : VI : La Vocation
(Suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 243-249

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Entretiens à des Jeunes Gens

VI

La Vocation

(Suite)

Ecoutez-vous les suprêmes appels du Maître ?
« Vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et suivez-moi... Quittez vos filets, venez et je vous ferai des pêcheurs d'hommes. »

Comprenez-vous la parole de divine supplication :
« Levez les yeux, puis regardez la terre, les champs y sont blancs pour la moisson. » Et serez-vous de ceux qui lèvent les yeux, puis regardent la terre et viennent travailler à la moisson ?

Quand d'une âme, Dieu veut faire son prêtre, il commence par lui faire « lever les yeux », c'est-à-dire il la détache de la terre; il l'élève au-dessus des ambitions vulgaires. Il la rend comme étrangère à ce monde qui passe. Il lui fait chercher sa patrie au-dessus des royaumes éphémères; il lui donne le goût de ce qui est noble et comme la nostalgie des impalpables béatitudes.

Il s'y prend pour cela de bien des façons. Ou bien lui-même dès le commencement, il souffle dans l'âme qu'il s'est choisie la pensée de cette consécration à son service ; il entoure cette âme de toutes les délicatesses, de toutes les préservations ; il la défend contre les faiblesses qui abattent et contre les doutes qui tuent. Il la garde ; il la sauve ; il la prédestine pour l'heure de la suprême donation. C'est une fleur qu'il n'a semée et fait grandir que pour son jardin clos.

Ou bien, c'est par l'intermédiaire du cœur maternel que passe dans une âme d'enfant la grâce de la vocation. Une mère, un jour, a prié sur un berceau,

demandant à Dieu de prendre pour lui, en signe de pitié et en gage de bénédiction, cet enfant qu'elle tient de lui : et sa prière a été entendue. Ou c'est un désir qui a passé dans ses yeux, et le désir de la mère a été compris et accepté de l'enfant. Ou ce sont les larmes sanctifiées sur les premiers errements d'un fils qui d'un cœur de pécheur ont fait un cœur de prêtre : c'est en pleurant que sainte Monique a donné aux autels saint Augustin.

Souvent, c'est la souffrance elle-même ; ou c'est la vue des misères d'autrui, la vue de l'immense multitude égarée dans le mal et dans l'erreur qui a fait naître dans un cœur généreux le désir de chercher en Dieu la source des affections jamais trompées et des joies qui ne passent pas ; ou le désir de porter à la foule la lumière qu'on a reçue, de se faire le guide de ceux qui errent et le rédempteur de ceux qui se perdent.

Il arrive même — Dieu le permet — que ce sont des défaillances, des fautes, des péchés qui se trouvent être le principe de sa vocation sacerdotale. Cette âme a plus vivement senti la déception qui suit une passion satisfaite ; elle a plus vivement souffert des étroitures de l'égoïsme par lequel elle s'est laissé dominer ; elle a fait, d'une façon plus prompte, l'expérience de sa faiblesse. Désormais, elle n'attend plus le salut que de Dieu, et pour l'avoir avec plus de certitude, elle se donne elle-même à Dieu. Elle ne veut plus goûter au mal qui désenchanté, et de peur de se contenter d'une vertu médiocre et toujours chancelante, elle consent aux décisifs sacrifices. Elle veut travailler dans le monde à la défaite du mal qui l'a d'abord vaincue. C'est d'une noble vengeance qu'elle rêve : elle refera dans les autres l'œuvre de sanctification qu'elle a d'abord compromise en elle.

Mais de quelque façon que ce soit, quiconque veut être prêtre doit avoir compris qu'il y a un détachement de la terre auquel il faut consentir, qu'il faut marcher, non pas les yeux fixés au sol où vient mourir la lumière, mais les regards attachés aux sommets où brillent les premiers rayons du jour, les regards fixés au firmament d'où tombent les immenses clartés. Il faut, pour être prêtre, vouloir vivre sur les sommets de l'âme, avoir le dégoût du vulgaire et l'enthousiasme pour le divin ; il faut être décidé à puiser pour toujours ses inspirations, ses pensées, le principe de ses actes à des sources célestes. Il faut vivre sur la terre, mais avec une âme qui, pour ainsi dire, déjà n'en est plus. Rien de ce qui est d'en bas, ni l'égoïsme, ni la sensualité, ni l'amour de l'argent, ni l'orgueil, ni l'ambition, ni le mépris, ni la violence ne doivent trouver place dans une âme sacerdotale. « Doux et humble de cœur, » comme le Christ, « parfait comme le Père qui est dans les cieux, » voilà ce que doit être le prêtre. Et c'est ce que l'Eglise lui signifie par ces admirables cérémonies de l'Ordination : par ce pas décisif qui marque l'éloignement du monde et l'approche de Dieu ; par cette solennelle prostration qui marque la mort à ce qui est d'en bas ; par ce chant des Litanies qui emporte jusqu'au ciel les soupirs de celui qui se donne ; par cette consécration totale et du corps par l'onction, et de l'âme par la promesse...

Mais, toutefois, si le Prêtre doit tendre dans ses aspirations à n'avoir rien que de céleste, c'est bien sur la terre, parmi les hommes, qu'il doit exercer son ministère. C'est dans ce monde qu'il doit travailler à l'avènement du royaume qui n'est pas de ce monde.

D'abord, il doit se souvenir qu'il est homme lui-même, afin de savoir compatir à toutes les infirmités

humaines. Et Dieu, pour l'en faire souvenir, lui laisse les humaines misères.

Combien sont scandalisés de trouver en nous, prêtres, trop de faiblesses, de constater trop de défaillances. Ah ! certes, nous déplorons avec vous d'être au-dessous de notre vocation. Mais, aussi nous remercions Dieu de nous avoir laissés si proches de ceux que nous devons sauver. De cette expérience que nous faisons nous-mêmes que l'humanité est faible, nous tirons plus d'intelligence de vos faiblesses, plus d'indulgence pour vos fautes. Quand vous nous faites les confidents de vos détresses, nous ne recevons pas vos aveux avec une âme hautaine ; jusqu'en cette extrémité nous pouvons vous appeler « nos frères ». Nous vous serrons la main, comme se serrent la main ceux qui combattent le même combat. Nous versons les mêmes larmes que vous en ne sachant plus si c'est sur vos péchés ou sur les nôtres. Nous vous annonçons la miséricorde de Dieu avec tant de certitude, parce que nous savons bien qu'elle existe, en ayant nous-mêmes besoin. Nous vous disons d'avoir confiance dans le divin Rédempteur : nous savons bien qu'il peut vous sauver, puisque nous attendons de lui le même salut. Le prêtre est l'homme qui a l'âme la plus humaine.

Il est aussi l'homme de son temps. Il n'a ni à se perdre en regrets superflus sur le passé, ni à s'impacienter en vaines ambitions pour l'avenir. Il laisse aux autres le soin des disputes de parti, et les soucis des contingences. Pourvu que Dieu soit aimé, il est content. Il fait bon accueil à tout ce que son siècle souhaite de grand, si cela n'est point contraire au royaume de Dieu. A d'autres époques, quand les hommes étaient animés par les passions chevaleresques et brûlaient de donner leur vie pour de nobles causes, le prêtre se mit en tête de leurs armées, et, la croix en main, il

les guida à la délivrance du Saint-Sépulcre. Quand souffla sur le monde occidental le souffle de beauté qui porta les hommes à la culture des lettres et des arts, le prêtre se fit l'apôtre de cette résurrection de l'esprit, et l'Eglise fut le berceau de la Renaissance. Quand la notion de la liberté eut apparu plus clairement à tous les yeux, et que ce fut un devoir pour chacun de travailler à la conquête du droit individuel, le prêtre se trouva là pour revendiquer la charte des temps nouveaux.

Aujourd'hui encore, il faut que le prêtre se fasse la lumière de son temps. Il faut qu'il lise dans l'âme contemporaine et qu'il en connaisse les traits les meilleurs. Il n'a pas à se demander comment il porterait Jésus-Christ aux âmes des temps anciens, mais comment il fera désirer Jésus-Christ des temps nouveaux.

Jusqu'en sa tristesse au spectacle des divisions nationales, il gardera le désir profond de l'unité des cœurs et de la communion des intérêts. Il sera l'homme de la paix, de la réconciliation. Il cherchera non les points qui divisent, mais les points qui unissent. Il se fera l'apôtre de la Fraternité.

Il dégagera des ambitions jalouses et des utopies égalitaires ce besoin de la justice vraie. Il empêchera à la fois les convoitises qui excitent à la haine, et les égoïsmes qui provoquent les convoitises. Il sera l'homme des justes partages, et l'initiateur de toute justice possible.

Il aimera cette curiosité intellectuelle qui agite son temps, cette passion de la science. Mieux connaître l'œuvre de Dieu, c'est se préparer à mieux connaître Dieu. Il entrera dans ce grand mouvement de recherches scientifiques. Il en approuvera les nobles ardeurs ; il en guérira les excessives prétentions. Il saura à quelles difficultés précises se heurtent ceux qui ne

croient pas. Il découvrira dans ce qu'ils acceptent les points qui leur feront rejoindre la vérité totale. Il présentera le Christianisme, dans son intégrale vérité sans doute, mais aussi dans sa large charité.

S'il sait ainsi regarder la terre, encore que les champs paraissent sans semence et que les étés semblent lointains, pourtant il pressentira que « les champs blanchissent pour les moissons ». Le prêtre est l'homme des espoirs certains. Il croit, contre toute apparence, au succès du Bien et de la Vérité. Il n'oublie aucune des paroles de Jésus, ni celles qui annoncent les persécutions, ni celles qui promettent les triomphes. Il doit vivre et mourir en espérant. Il se donne à l'œuvre présente, à celle que Dieu lui assigne. Il ne se plaint pas si elle est humble ; il ne s'attriste pas si elle est lente ; il ne se décourage pas si elle est pénible ; il l'entreprend quand même elle lui paraît impossible. Il s'y donne jusqu'à son dernier souffle. Il hâte son dernier moment, si ce suprême sacrifice de sa vie doit faire venir plus tôt le règne de Dieu. Et quand il se couche dans les champs assombris, pour le dernier repos, il ne voit autour de lui nulle pousse nouvelle, et cependant il sait que les moissons vont venir...

Et vous, serez-vous de ceux qui ne voient point blanchir les moissons sans venir travailler au champ du Maître ?

Et maintenant prêtons l'oreille à cet avertissement du livre de l'Imitation : « *Time Jesum transeuntem et non revertentem.* »

Aux bords du Léman, chaque soir, quand nous allions admirer la splendeur du jour finissant, deux cygnes venaient s'abattre près de nous, et du lac où ils gonflaient la blancheur de leurs ailes, ils tendaient vers nous leur col, pour que nous leur jetions un

un morceau de pain. Et ainsi, plusieurs semaines, nous les avons nourris. Mais un soir que nous tardions à venir, un enfant, méchant ou inconscient, au lieu de jeter aux beaux cygnes blancs le pain qu'ils attendaient, prit des pierres et les frappa à l'aile. Alors, ils se soulevèrent ; un moment, leur vol hésita au-dessus de nous, puis nous les vîmes qui disparaissaient dans le soir glorieux, du côté où la lumière était plus vive. Et ils ne revinrent pas.

Craignons que la Vérité et l'Idéal ne soient semblables aux cygnes du Léman. Celui qui, au lieu de pain, leur donne des pierres, est dans le danger de les voir partir loin de lui et peut-être de ne plus revenir. Si nous ne donnons au Christ la nourriture qu'il attend de nous et qui est de faire la volonté de son Père, il est à craindre qu'ayant passé pour solliciter notre bonne volonté, il ne revienne plus. Voilà pourquoi, maintenant que la grâce divine est sur nous, il faut que nous tendions vers du meilleur, de peur que nos soirs ne s'écoulent, attristés, dans la solitude qui règne partout où Dieu n'est pas.

Ph. PONSARD